



# Der Esel – „Der älteste Sohn des Bauern“

BETRACHTUNGEN ZUR EINFÜHRUNG VON ESELGESPANNEN  
IN BURKINA FASO DURCH DIE LUXEMBURGISCHEN  
JUNGBAUERN UND JUNGWÄNZER



Lëtzebuurger Jongbaueren a Jongwänner  
Service Tiers-Monde a.s.b.l.  
5, Av. Marie-Thérèse | L-2132 Luxembourg

# Der Esel - „Der älteste Sohn des Bauern“

*BETRACHTUNGEN ZUR EINFÜHRUNG VON ESELSGESPANNEN IN BURKINA FASO  
DURCH DIE LUXEMBURGISCHEN JUNGBAUERN UND JUNGWINZER*



Die vorliegende Broschüre geht ausschließlich auf die Einführung von Eseln als Zugtieren ein, wie sie von luxemburgischen Freiwilligen in den 60er Jahren des vergangenen Jahrhunderts in Burkina Faso angestrebt und verwirklicht wurde. Wir sind uns bewusst, dass auch zahlreiche andere Personen und Organisationen - darunter viele Einheimische - für dasselbe Anliegen verdienstvolle Arbeit geleistet haben. Unsere Absicht war es, der Öffentlichkeit einen Einblick in die sozio-ökonomischen Zusammenhänge und Auswirkungen der Eselsanspannung in Burkina Faso zu geben, die maßgeblich von jungen luxemburgischen Entwicklungshelfern angestoßen wurde. Die diesbezüglichen Erkenntnisse basieren auf einer Impaktstudie, die von dem belgischen Beratungsbüro COTA und der staatlichen Behörde INERA (Burkina Faso) im Jahr 2003 durchgeführt wurde. In ihren zusammenfassenden Ergebnissen kommt die Studie zum Schluss, dass die vor 40 Jahren angestrebte Entwicklungshilfe heute noch immer ihre wirtschaftlichen und sozialen Früchte trägt.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Die vorliegende Fassung ist eine deutsche Übersetzung des französischen Originals.

Herausgeber:

**Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer  
Service Tiers-Monde a.s.b.l.**

5, avenue Marie-Thérèse

L-2132 Luxembourg

Tel.: 44743-252

Fax: 44743-563

E-mail: jbjwstm@pt.lu

Layout:

Frédéric Piron (COTA)

Fotos:

Marc Totté

Marcel Scheidweiler

Druck:

saint-paul luxembourg, 2004



# La culture attelée asine au Burkina Faso: Le bilan d'une innovation

## Préface

De 1959 à 1969, une dizaine de jeunes agriculteurs et viticulteurs luxembourgeois ont eu le courage d'aller passer une, deux ou même plusieurs années de leur vie au Burkina Faso – appelé à l'époque «Haute-Volta» –. Ils ont fait preuve d'un formidable élan de solidarité en y allant familiariser les jeunes paysans burkinabé à l'introduction de la traction asine. 40 ans plus tard, les Jongbaueren a Jongwënzer ont, avec l'appui de mon Ministère, fait réaliser cette évaluation afin de mesurer l'impact et la signification de ce qui a été une des premières actions de coopération au développement menées par des Luxembourgeois.

Plusieurs leçons précieuses se dégagent de la lecture de cette étude réalisée sur base d'un échantillon de trois villages qui ont été au centre de l'action de nos jeunes ruraux. Elle s'inscrit dans le long terme et permet de mesurer l'évolution d'une société sur plusieurs décennies. Elle met en évidence les progrès et les changements importants qui y sont intervenus. Sur le plan de l'environnement naturel d'abord avec l'apparition des arbres. De même en matière d'agro-foresterie et de diversification maraîchère. Ensuite sur le plan de la santé qui a beaucoup progressé grâce à une meilleure alimentation faisant disparaître plusieurs maladies. Puis dans le domaine de la scolarisation, même si au Burkina Faso à peine un tiers des jeunes ont accès à l'éducation. Sur le plan sociologique enfin où les hommes, les femmes et les jeunes créent des associations diverses pour mieux s'organiser, pour trouver ensemble des solutions aux nombreux problèmes qui subsistent. Quel message d'espoir! Ne devrions-nous pas, dès lors, apprendre à mieux saisir les processus positifs en cours en Afrique et à nous défaire de l'approche souvent misérabiliste que nous avons trop tendance à suivre à l'égard de ce continent.

Le rapport d'évaluation montre également les immenses défis auxquels doit toujours faire face la population rurale, qu'il s'agisse de la sécurité alimentaire qui reste mal assurée à cause de l'aridité des sols ou encore de la rareté des ressources hydrologiques. Il est donc plus nécessaire que jamais de mieux maîtriser encore les rares disponibilités en eau. Défi ensuite de la démographie dans un pays dont la



population s'est multipliée par trois depuis 1950 ce qui demande une augmentation régulière de la production. Éviter l'exode rural est à ce prix.

La pertinence de l'action menée il y a 40 ans est indiscutable: 75% des agriculteurs interrogés se disent, en effet, favorables à la traction asine. Leur opinion est fondée sur l'aide de cette traction au transport des récoltes, des marchandises et des personnes et sur l'accroissement de production, consécutif à l'accroissement des superficies cultivées et aux gains de temps pour les opérations culturales. 56% des habitants des trois villages ont dit connaître l'expérience luxembourgeoise au Burkina Faso parce qu'ils étaient présents à l'époque ou qu'ils en ont entendu parler par leur parents ou encore par la mission catholique. La traction asine fait partie aujourd'hui de manière il est vrai inégale mais néanmoins solide, des pratiques agricoles dans les villages analysés et dans les régions les plus pauvres du Burkina Faso. Mais l'utilisation des ânes pour les travaux agricoles est encore loin d'être générale dans la région considérée. La majorité des producteurs affirment qu'il y a un besoin urgent d'améliorer l'élevage des ânes pour «faciliter les opérations culturales» et rendre l'âne «disponible à tout le monde».

Au regard de ce bilan, l'ONG «Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer Service Tiers-Monde a.s.b.l.» peut être fière de l'opération menée sous l'impulsion de feu le Père Spoden, visionnaire du développement.

Visionnaire du développement? Hélas oui. Car si son projet a pu être relayée par d'autres comme les Français, comme les services techniques voltaïques avec l'appui de la FAO ou du Bureau International du Travail (BIT), il n'en reste pas moins que depuis de nombreuses années, l'agriculture a perdu la priorité qui devait lui être assurée dans la coopération au développement internationale. Que de moins en moins de ressources y sont consacrées. Qu'on a trop oublié que la moitié de la planète continue de vivre dans l'agriculture et de l'agriculture. Et cela dans des conditions bien modestes et difficiles que le rapport d'évaluation aide à mettre en évidence. Les 3/4 des 800 millions les plus pauvres et de ceux qui souffrent de faim se retrouvent – et c'est paradoxal – parmi cette population rurale. Plus récemment, l'importance de l'agriculture réapparaît et je m'en félicite. A Cancun, en septembre 2003, lors des négociations multilatérales de l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC), l'agriculture a été reconnue comme le sujet le plus important.

Je souhaiterais donc que cette étude vous encourage, vous les jeunes agriculteurs et viticulteurs, à renouveler votre engagement dans le domaine de la coopération au développement. La paysannerie

africaine continue d'avoir besoin de votre solidarité. A vous de déterminer vos actions futures. Ensemble avec les autres ONG actives sur le même terrain. L'étude vous ouvre plusieurs pistes et décrit les problèmes à résoudre. Mais elle montre aussi que les partenaires éventuels là-bas ne manquent pas. Le Ministère que je représente continuera d'appuyer votre ONG des Jongbauerer a Jongwënzer quand il s'agira de s'intéresser à la question agraire – à l'instar du CNJA français –, ou de partager avec la paysannerie africaine votre expérience, votre savoir, votre savoir-faire ou d'autres ressources de votre choix.

*Charles Goerens*

*Ministre de la Coopération et de l'Action Humanitaire*





# Ein luxemburgisches Beispiel für nachhaltige Entwicklung in Burkina Faso

## Vorwort

Für viele ist die Jugendbewegung der *„Lëtzebuergesch Jongbaueren a Jongwënzer“* eng mit den Anfängen der luxemburgischen Entwicklungshilfe verbunden, in deren Rahmen sich in den 60er Jahren des 20. Jahrhunderts eine Reihe junger Freiwilliger für die Landbevölkerung in Burkina Faso engagierte.

Das 75. Gründungsjubiläum der *„Lëtzebuergesch Jongbaueren a Jongwënzer“* im Jahr 2003 wurde zum Anlass dafür genommen, die sozialen und wirtschaftlichen Auswirkungen der damals geleisteten ehrenamtlichen Arbeit zu bewerten und sich erneut auf die Ursprünge der humanitären und christlichen Ausrichtung der Organisation zu besinnen.

Auf Anregung des hiesigen Ministeriums für Zusammenarbeit und humanitäre Hilfe gab die NGO\* *Lëtzebuergesch Jongbaueren a Jongwënzer – Service Tiers-Monde* eine Impaktstudie in Auftrag, die sich mit den direkten und langfristigen Auswirkungen der Eselanspannung unter Anleitung der luxemburgischen Entwicklungshelfer in Burkina Faso befassen sollte. Dabei konnte sie auf die sachkundige Mitwirkung der belgischen NGO *Collectif d'Echanges pour la Technologie Appropriée (COTA)* und des *Institut National de l'Environnement et des Recherches Agricoles (INERA)* in Burkina Faso zurückgreifen.

Die vorliegende Veröffentlichung gibt einen zusammenfassenden Überblick über die Ergebnisse dieser Studie, die von allen Beteiligten mit großer Sorgfalt durchgeführt wurde. Der interessierte Leser findet darin Informationen über den allgemeinen Kontext, in dem der Einsatz der Eselsgespanne erfolgte und kann sich ein Bild über die Langzeitwirkung dieser spezifischen Art luxemburgischer Entwicklungshilfe machen. Sie sollte dazu beitragen, die Produktionseffizienz der lokalen Bauern zu erhöhen, ihre Erträge zu mehren, um dadurch zu einem gesteigerten Einkommens- und Lebensniveau zu kommen.

Allen denen das Schicksal der Landbevölkerung in den Entwicklungsländern am Herzen liegt und die sich auf den verschiedensten Ebenen für die Verbesserung ihrer Lebensperspektiven einsetzen, können in diesen Zeilen eine Ermutigung und neuen Ansporn für ihren Einsatz finden. Die Studie honoriert zudem das

---

\* NGO: Nicht-Regierungsorganisation

beispielhafte Engagement jener jungen Luxemburger, die vor 40 Jahren pionierhaft gegen die Verarmung der Menschen in Burkina Faso eingetreten sind.

Die Herausgeber sind neben den unmittelbar an der Studie Beteiligten, dem Ministerium für Zusammenarbeit und humanitäre Hilfe sowie allen Spendern zu großem Dank verpflichtet.

*Abbé Leo Wagener*  
*Vorstandsvorsitzender*



#### **Durchführung und Auswertung der Studie:**

##### **INERA**

04 BP. : 8645 Ouagadougou 04  
Burkina Faso  
Tél. : 34 02 70 / 34 71 12  
Fax : 34 02 71  
E-mail : inera.direction@fasonet.bf

##### **COTA asbl**

7, rue de la Révolution  
1000 Bruxelles  
Belgique  
Tél. : 00 32 2 218 18 96  
Fax : 00 32 2 223 14 95  
E-mail : info@cota.be  
<http://www.cota.be>



# Einleitung

Die luxemburgische NGO *Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer – Service Tiers-Monde* (JBJWSTM) beauftragte im Jahr 2003 die COTA mit der Erstellung einer Studie über die Auswirkungen des Einsatzes von Eselsgespannen in Burkina Faso. Diese Studie wurde vom *Institut National de l'Environnement et de Recherches Agricoles (INERA)* in Burkina Faso in Zusammenarbeit mit der COTA und einem ehemaligen Entwicklungshelfer der luxemburgischen Jungbauern und Jungwinzer durchgeführt.

Die diesbezüglichen Ergebnisse wurden in zwei verschiedenen Veröffentlichungen vorgelegt: In einer wissenschaftlichen Abhandlung sowie in der vorliegenden Broschüre, die in geraffter Form die Erkenntnisse der Studie für die luxemburgische Öffentlichkeit erschließt.

Diese vom luxemburgischen Außenministerium angeregte Initiative verdient auch insoweit Beachtung, als es im Bereich der Entwicklungszusammenarbeit eher selten ist, dass Zeit und Mittel aufwendet werden, um die Auswirkungen von Projekten zu analysieren, die 40 Jahre zuvor durchgeführt wurden. Dieser zeitliche Abstand sollte sich indessen in vielfacher Hinsicht als hilfreich erweisen, als es darum ging, die mittlerweile erfolgten Veränderungen zu bewerten und neue Arbeitsfelder für die Zukunft aufzuzeigen.

Die vorliegende Studie zeugt davon, wie stark sich die Arbeit der luxemburgischen JBJW auf die Lebensbedingungen der Bauern und Bäuerinnen des „Zentralplateaus“ ausgewirkt hat. Sie zeigt außerdem die Bedeutung eines historischen Ansatzes, der darauf abzielt, frühere Erfahrungen gewinnbringend einzusetzen.

## Die Bauern des Zentralplateaus und ihre Zukunft

Die Mehrheit der Burkiner setzt sich aus Kleinbauern zusammen, die zum großen Teil Subsistenzwirtschaft betreiben. Es gibt jedoch große regionale Unterschiede. Auf der einen Seite einen zentralen Teil, das „Mossi-Plateau“<sup>1</sup>, mit eingeschränkten natürlichen Produktionsmöglichkeiten, jedoch mit der höchsten Bevölkerungsdichte. Auf der anderen Seite die unterbevölkerten Randgebiete, die von der Natur besser ausgestattet sind (mit Ausnahme des Nordens).

Die auf die Bekämpfung der Armut abzielende Arbeit der luxemburgischen Jungbauern und Jungwinzer begann 1959 im Dorf Imasgo (nebenstehende Karte) in einem sehr schwierigen Umfeld.

Die Karte zeigt (in rot) die verschiedenen an der Aktion beteiligten und (in Fettdruck) die für die Studie ausgewählten Dörfer und Städte.

Bevor wir über den Einsatz der Luxemburger berichten, ist es angebracht auf den allgemeinen Kontext des Mossi-Plateaus und seiner Ausläufe einzugehen. Im Folgenden wird dieses geographisch bestimmte Gebiet als „Zentralplateau“ bezeichnet.



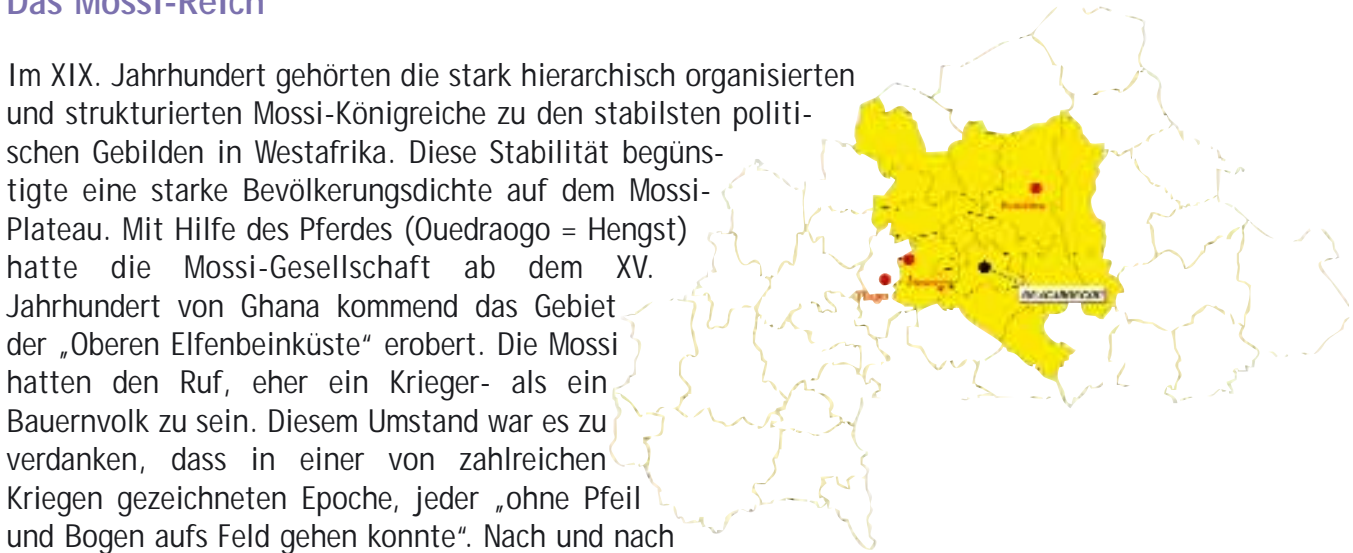
<sup>1</sup> Sprachliche Anmerkung: Der Gebrauch des Wortes „Mossi“ hat sich eingebürgert. Die eigentliche Bezeichnung für die Volksgruppe lautet „Moara“ bzw. „Mosé“ in der Vielzahl.

## Das Mossi-Reich

Im XIX. Jahrhundert gehörten die stark hierarchisch organisierten und strukturierten Mossi-Königreiche zu den stabilsten politischen Gebilden in Westafrika. Diese Stabilität begünstigte eine starke Bevölkerungsdichte auf dem Mossi-Plateau. Mit Hilfe des Pferdes (Ouedraogo = Hengst) hatte die Mossi-Gesellschaft ab dem XV.

Jahrhundert von Ghana kommend das Gebiet der „Oberen Elfenbeinküste“ erobert. Die Mossi hatten den Ruf, eher ein Krieger- als ein Bauernvolk zu sein. Diesem Umstand war es zu verdanken, dass in einer von zahlreichen Kriegen gezeichneten Epoche, jeder „ohne Pfeil und Bogen aufs Feld gehen konnte“. Nach und nach

breitete sich das Mossi-Reich über den Mittelteil von Burkina Faso aus und bildete das Mossi-Plateau (siehe Karte).



Die Verpflichtung der Bevölkerung zur Zahlung einer Steuer verstärkte unter der Kolonialherrschaft im Mossi-Gebiet die Streuung des Lebensraums und eine systematischere Nutzung der Gebiete. Dies erklärt sich aus der Tatsache, dass die Familien die Steuer auf ihren eigenen Getreidespeicher zahlen mussten (und nicht, wie in den anderen Gesellschaften, auf den Gemeinschaftsspeicher). Um weiterhin die freie Wahl zu haben, die Zahlung der Steuer zu verweigern oder nicht, ließen sich viele in abgelegeneren Gebieten nieder. Offensichtlich entwickelte sich zu dieser Zeit die für die Mossi charakteristische Form der verstreuten Ansiedlung (Foto unten).



Das Mossi-Plateau wird jedoch nicht nur von Mossi bewohnt. Es ist eine Eigenart der politischen Machtausübung der Mossi, die bereits vorher ansässigen Bevölkerungsgruppen (die Kurumba, die Dogon, ...) zu integrieren. Auch Völkstämme aus anderen Gebieten des Landes sind dort zu finden (Peuhl, Gurunsi, Samo, ...)

## Die Dürre

Man kann die alltäglichen Herausforderungen, denen ein Mossi-Bauer begegnet, nicht verstehen, ohne den wichtigsten Faktor zu benennen, durch den der landwirtschaftliche Anbau eingeschränkt wird: die Dürre. Die Niederschläge sind zeitlich und räumlich sehr ungleichmäßig verteilt und erlauben den Anbau im Süden nur zwischen Mai und Oktober (über 900 mm Regen im Gebiet Kasena), im Norden nur zwischen Juni und September (unter 600 mm Regen im Yatenga).



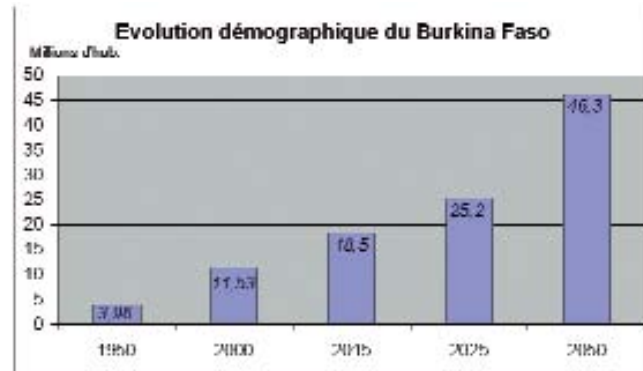
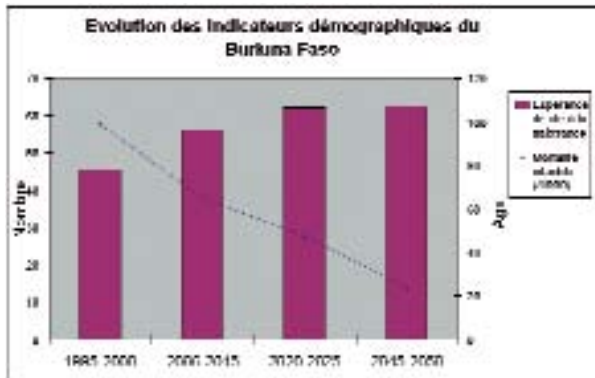
Das Haushalten mit dem Wasser ist umso wichtiger, als die durch die Ausweitung des Anbaus bedingte Verringerung der Brachedauer zu einer ausgeprägten Zerstörung der Böden führte. Diese äußert sich in der Bildung einer Oberflächenkruste, der sogenannten Verschlammungskruste, die das Eindringen des Wassers beeinträchtigt. Diese verkrusteten Flächen können sich über größere Bereiche erstrecken (siehe nebenstehendes Foto).

Klimatische und menschliche Faktoren verstärken sich also gegenseitig: Bereits ab den ersten Regenfällen führen sie zu einem Abfluss des Regenwassers und einer Verschlimmerung der Erosion, die in der Nähe der Niederungen beeindruckende Ausmaße (siehe nebenstehendes Foto) annehmen kann.

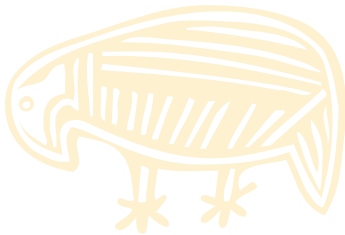


## Demographische Entwicklung

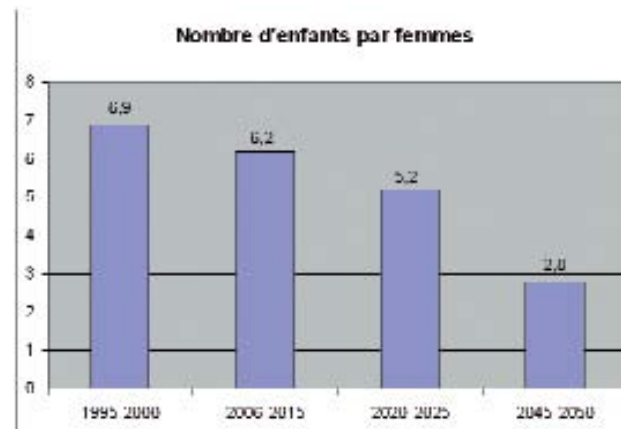
Mit einer Verdreifachung zwischen 1950 und 2000 (von ungefähr 4 auf 12 Millionen Einwohnern) weist die Bevölkerung von Burkina Faso ein äußerst beunruhigendes Bevölkerungswachstum auf. Die Vereinten Nationen gehen davon aus, dass sich die Bevölkerung bis 2050 auf 46 Millionen noch einmal vervierfachen wird (nebenstehende Graphik).



Diese alarmierenden Prognosen lassen sich durch die demographischen Indikatoren erklären (nebenstehende Graphik). Diese zeigen nämlich, dass die Zahl der Kinder pro Frau im gebärfähigen Alter nur langsam abnehmen wird. Parallel steigt die Lebenserwartung bei gleichzeitigem Rückgang der Kindersterblichkeit weiter an.



Die Bevölkerung von Burkina Faso wird sich also innerhalb eines Jahrhunderts verzweifelt haben!





## Migrationen

Auch die Migrationen sind ein grundlegendes Phänomen, das nicht außer Acht gelassen werden darf, wenn man die sozioökonomische Realität in Burkina Faso verstehen will. Seit der französischen Kolonialherrschaft und noch mehr seit der Unabhängigkeit gehen die jungen Männer des Zentralplateaus zum Arbeiten auf die Baustellen und Plantagen in die Elfenbeinküste. Mit ihrem Verdienst unterstützen sie ihre in den Dörfern zurückgebliebenen Familien. Die ursprünglich zeitlich auf die Trockenzeit begrenzten Migrationsbewegungen tendieren dazu, sich über immer längere Zeiträume zu erstrecken. Eingeschränkt wurden sie nur durch die tragischen Ereignisse, die sich in der letzten Zeit an der Elfenbeinküste ereigneten.

## Schlussfolgerung

Die Bevölkerungsexplosion, die Verschlechterung der natürlichen Ressourcen und die eingeschränkten Aufnahmekapazitäten in den Küstenländern, die ebenfalls ein starkes Bevölkerungswachstum zu verzeichnen haben, lasten sehr schwer auf der Zukunft der Bauern von Burkina Faso, insbesondere der Bauern des Mossi-Plateaus.

Damit der von ihnen geäußerte Wunsch, „dass die Kinder unserer Kinder noch auf dem Land ihrer Vorfahren leben können“ wahr wird, müssen die Potenziale der Anbauflächen durch eine Optimierung der Wasserressourcen so gut wie möglich genutzt werden. Der Esel, der den Bauern und Bäuerinnen des Zentralplateaus bereits in der Vergangenheit sehr wichtige Dienste geleistet hat, kann auch dazu Wesentliches beitragen.





## Drei Dörfer des Zentralplateaus

Um festzustellen, wie sich die Pionierarbeit der luxemburgischen Freiwilligen ausgewirkt hat, haben wir drei Dörfer des Zentralplateaus – Imasgo, Tiogo/Ténado und Koalma/Kaya – untersucht, die im Land der Mossi und der Gurunsi liegen. Sie wurden danach ausgewählt, wie stark die jungen Luxemburger zwischen 1959 und 1969 dort tätig waren. Imasgo, ein hauptsächlich von Mossi bewohntes Dorf, war das wichtigste Zentrum für die Verbreitung der Eselsanspannung; Tiogo, mehrheitlich von Gurunsi bewohnt, liegt relativ nah und profitierte von der von Imasgo ausgehenden Impulsgebung, wogegen das Mossi-Dorf Koalma wesentlich weiter nördlich liegt und damals keinen direkten Nutzen aus dem Schaffen der jungen Luxemburger ziehen konnte.

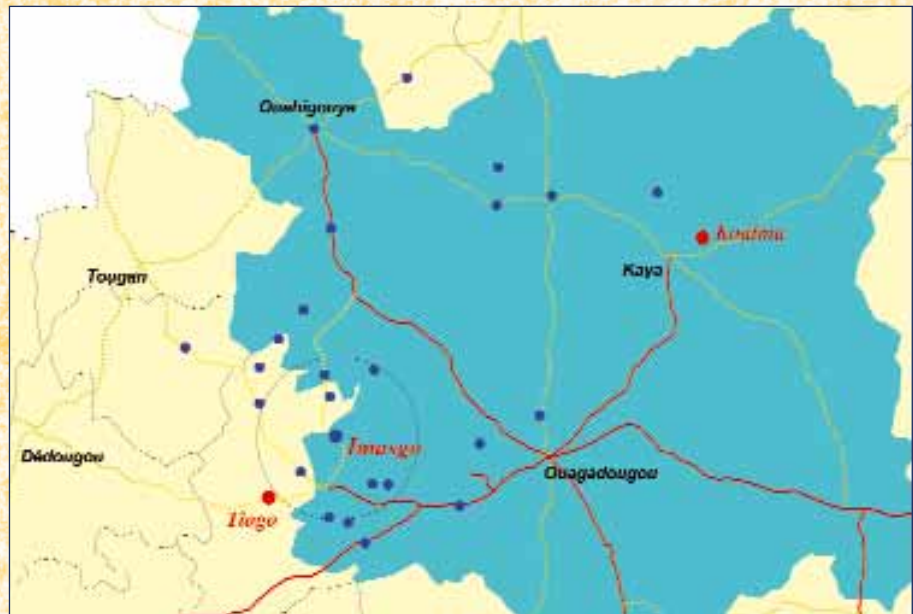
### Lage

Die drei Dörfer unterscheiden sich sehr stark durch ihre geographischen und demographischen Gegebenheiten.

- Imasgo ist eine kleine Stadt, die Hauptstadt des Departements, 24 km von Koudougou entfernt, drittgrößte Stadt nach Ouagadougou und Bobo-Dioulasso in 1960. In diesem Dorf wurden die ersten Geschirre für Esel hergestellt.

- Tiogo liegt an der Strecke Dédougou-Nouna, 33 km westlich von Koudougou.

- Koalma liegt mehr im Nordosten, einige Kilometer nordöstlich von Kaya an der Strecke Kaya-Dori, in einem Gebiet, das deutlich stärker von der Abholzung betroffen ist (siehe nebenstehende Karte).





## Landwirtschaft und Viehzucht

### *Die Anbaukulturen*

In diesen drei Dörfern wird - wie in den meisten Dörfern des Mossi-Plateaus - hauptsächlich Hirse und Sorgho (Mohrenhirse) angebaut, wobei die kultivierten Flächen zwischen 2,3 und 9 ha pro Hof schwanken; die kultivierte Fläche pro Erwerbstätigen liegt im Durchschnitt unter 1 ha (sie schwankt in der vorliegenden Erhebung zwischen 0,43 und 2 ha). Die am wenigsten fruchtbaren Böden werden für Hirse genutzt, die anderen für Sorgho.

Hinsichtlich der zur Deckung des Energiebedarfs erforderlichen Getreidemenge (300 Kilo pro Person, 600 Kilo pro Erwerbstätigen) werden die Erträge, die zur Erreichung dieser Menge notwendig wären, bei weitem nicht auf allen Parzellen und in allen Jahren erzielt. **Für die meisten Bauern wird die Lebensmittelversorgung bereits unsicher, wenn die Niederschläge geringer werden und die Böden verarmen.**

Der artspezifische Anbau von Erdnüssen, Augenbohnen, Erderbsen und Mais ist in allen Betrieben anzutreffen, jedoch auf wesentlich kleineren Flächen als die traditionellen Getreidearten. Ein Drittel der Betriebe erzielt bedeutende Einkünfte aus dem Gemüseanbau (in zwei von drei Dörfern mit hierfür bewirtschafteten Niederungen).

Die Diversifizierung beim Obstanbau ist noch sehr begrenzt. Sie wird nur von sehr wenigen Landwirten, die einen Obstgarten am Rand der Niederungen besitzen, genutzt. Die finanziellen Einnahmen können dann beachtlich sein.

**Aufgrund der Bewässerungsprobleme in der Trockenzeit ist der Anbau von Obst und Gemüse – eine wichtige Grundlage für die angereicherte Ernährung „sensibler Gruppen“ (schwängere und stillende Frauen, Kleinkinder) – bislang noch eine eher marginale Tätigkeit.**

### *Viehzucht*

Die Viehhaltung, die von allen Landwirten betrieben wird, ist eine wesentliche Komponente der Produktionssysteme. Bei den Tieren handelt es sich um:

- Esel: Die große Mehrheit der Betriebe hat oder hatte mindestens einen Esel.
- Rinder, noch in geringer Zahl (viele Landwirte besitzen welche, die meisten jedoch nur ein einziges; Herden mit bis zu 20 Rindern sind die Ausnahme).



- Schafe und Ziegen in allen Betrieben, jedoch in stark schwankender Zahl (ein Tier bis zu mehreren Dutzend).
- Geflügel (Hühner, Puten, selten Tauben) sowie – wesentlich seltener – einige Schweine.

**Die Haltung von Eseln, die geschichtlich auf jene wenigen Familien beschränkt war, die sich auf den Transport über größere Entfernungen spezialisiert hatten, hat sich unzweifelhaft durchgesetzt.**

## Die technischen Veränderungen



In diesen drei Dörfern findet man zunehmend verbesserte Praktiken, die eine rationalere Wasserwirtschaft auf den Feldern und eine wirksamere Bekämpfung der Erosion ermöglichen. Diese Praktiken haben sich in den letzten zwanzig Jahren beträchtlich weiterentwickelt.

Insbesondere die „Zai“-Anbaumethode erlaubt es, verhärtete und/oder steinige Böden, auf denen niemand mehr etwas pflanzte, wieder zu nutzen. Diese Technik besteht darin, das Saatgut in hierzu vorbereitete und mit Dung angefüllte Löcher zu säen (siehe Foto).



Mit kleinen Dämmen oder Steingürteln kann der Wasserabfluss verlangsamt und die Regenerierung der Böden begünstigt werden (siehe Foto).

Auch Dunggruben treten immer mehr in Erscheinung. Wenn sie mit anderen Anbaupraktiken, wie dem „Zai“ oder den Steingürteln kombiniert werden, können sie zu einer höheren Fruchtbarkeit der Böden beitragen.

Die vermehrten Anstrengungen der Dorfbevölkerung gegen die Verarmung der Böden sind unverkennbar. In vielen Fällen stellen jedoch die fehlenden Transportmittel (zur Ausbringung der Steine, des Wassers, des Dungs) ein erhebliches Hindernis dar, das die weitere Verbreitung der verbesserten Anbaupraktiken erschwert.

## Lebensraum und Lebensbedingungen

In Imasgo lebt die Bevölkerung im Abstand von ungefähr hundert Metern voneinander in ringförmig angelegten Konzessionsbetrieben und kultiviert die Felder, die sich in der Nähe ihrer Wohnungen befinden. Die Speicher sind aus Stroh oder in Massivbauweise errichtet. Die früher sehr kleinen Einzelparzellen wurden nach und nach immer größer und entfernten sich gleichzeitig von den Konzessionsbetrieben.



Die Mossi bearbeiteten den Boden mit der traditionellen Hacke, der „Daba“. Dabei handelt es sich um einen ungefähr 80 cm langen gekrümmten Stiel, an dessen Ende eine je nach Bedarf etwa 5 bis 20 cm lange Schar befestigt ist (siehe Foto). Für den Wassertransport sorgten die Frauen und Mädchen, die das Wasser an einem Flussarm oder den seltenen Brunnen schöpften.



Das Gurunsi-Dorf Tiogo ist ein völlig anderer Lebensraum. Die Konzessionsbetriebe sind ebenso wie die sehr engen Hütten rechteckig. Die oft nebeneinander stehenden Speicher sind in Massivbauweise und größer errichtet worden (siehe Foto).





## Natürliche Ressourcen

### *Die Wasserressourcen*

Im Jahr 1960 verfügte Imasgo über einen großen Flussarm. Am Rand der Niederung wurde Reis angebaut. Der Gemüseanbau, der vor allem für die Missionare und die Weißen entwickelt worden war, war das ganze Jahr über möglich. Heute kann trotz eines Rückhaltedamms, das die Wasserspeicherung erheblich steigern könnte, kein Gemüse mehr angebaut werden. Die Ursache liegt in der unzureichenden Wasserversorgung. Der Grundwasserspiegel hat sich in acht Metern Tiefe unterhalb der Höhe des Flussarms verlagert. Dieser Umstand entmutigt die Bewohner ständig tiefere Brunnen zu graben.

In Tiogo ist der Obstanbau in der Nähe des Flussarms gut entwickelt. Dort haben die Bewohner Brunnen bis zum Grundwasserspiegel ausgehoben. Auch dieser Pegel sinkt ständig.

Möglicherweise hat mit dem Bevölkerungswachstum und der Entwicklung der städtischen Märkte der Obst- und Gemüseanbau derart zugenommen, dass die Wasservorkommen zur Deckung des Grundpegels nicht mehr ausreichen. Während der Reifezeit werden die Mangobäume täglich gegossen. (siehe Foto)





## Die Waldressourcen

In Imasgo wurden, wie im größten Teil von Burkina Faso, im Laufe der letzten vierzig Jahre sehr viele Bäume gepflanzt. Der Mango- und der Shea-Nuss-Baum, die senegalesische Khaya und die Akazie sind geschützte Bäume, deren Früchte, Blätter, Rinde und Holz für vielfältige Zwecke eingesetzt werden. Dies stellt gegenüber 1960 einen erheblichen Fortschritt dar (siehe Rahmen).



*Khaya senegalensis*



*Shea-Nuss-Baum*



*Acacia albida*

### Bericht von Marcel Scheidweiler, einem der „Pioniere“

„1960 war die Landschaft zwischen Koudougou und Imasgo braun-gelb und ähnelte in der Trockenzeit eher einer Wüste. Als ich 2003 zurückkam, fand ich eine grundlegend veränderte Landschaft vor, die – ganz im Gegensatz zu dem früheren Anblick – sogar im März vor Grün zu strotzen schien. Dieser Umstand ist den Tausenden von Bäumen zu verdanken, die innerhalb und ausserhalb der Dörfer angepflanzt worden waren. 1960 war die majestätische Pfarrkirche von Imasgo an der Strecke Koudougou-Yako, die durch das Dorf führt, von weitem gut zu sehen. Die Gebäude der Pfarrei und der Katechistenschule standen frei, dies trotz der Bemühungen der Missionare, Akazien um die Gebäude herum zu pflanzen. Im Jahre 2003 sind nur die entlang der Straße errichteten Hütten zu sehen. Die übrige Ortschaft verschwindet hinter einem dichten Blättervorhang von Tausenden von Bäumen.“

Die unbestreitbaren Fortschritte, die auf dem Gebiet der Holzwirtschaft und der Diversifizierung beim Obst- und Gemüseanbau erzielt wurden, kommen durch die fehlenden Wasserressourcen an ihre Grenzen.

## Die sozialen Veränderungen

Weitere wichtige Veränderungen sind zu beobachten. Insbesondere was die Alphabetisierung betrifft, ist festzustellen, dass es heutzutage in den Dörfern viel mehr Menschen gibt, die eine Schule besucht haben. Auch der Gesundheitszustand der Menschen hat sich deutlich verbessert (siehe Rahmen).

**Bericht von Marcel Scheidweiler:** *„Früher litten viele unter Geschwüren und eitrigen Wunden. Heute habe ich keinen einzigen Passanten mit einem Verband an den Beinen oder Armen gesehen. Die vitaminreiche Nahrung der Gemüseerzeugnisse, von der die Bevölkerung heute profitiert, steigert die Widerstandsfähigkeit gegen Krankheiten. Die abgedeckten und mit Pumpen versehenen Brunnen liefern den Dorfbewohnern gesünderes Trinkwasser (auch wenn viele sich aus Gewohnheit, Bequemlichkeit oder aus Geschmacksgründen während der Regenzeiten weiterhin aus dem Flussarm (dem „marigot“) versorgen.“*

Größere Veränderungen sind auch in der Gesellschaftsstruktur zu beobachten. In den vergangenen 20 Jahren haben sich auf Dorf- und Regionalebene zahlreiche Vereinigungen und Zusammenschlüsse von Jugendlichen oder Frauen gebildet. Ohne Zweifel wurde dieses Phänomen dadurch begünstigt, dass ausländische Entwicklungshilfe ihre Zusammenarbeit an die Bildung von Vereinigungen koppelte. Es zeugt jedoch auch von einer internen Suche nach neuen Arten des „Zusammenlebens“.



## Die Einführung von Eselsgespannen

Ab den 60er Jahren werden in den drei Dörfern Esel als Zugtiere eingesetzt.

- In Imasgo ist es Antoine Mailliet, ein junger luxemburgischer Landwirt, der diese Einführung ab 1959 vorantreibt, indem er eine Werkstatt zur Herstellung von Kummerten (gepolsterte Bügel um den Hals von Zugtieren) und Geschirren aufbaut und deren Einsatz auf den Feldern der katholischen Mission des Dorfes vormacht und anleitet. Hier zeigt dieser luxemburgische Pionier in Sachen Entwicklungshilfe, wie nützlich der Einsatz von Eselsgespannen zum Pflügen, für die Reihenaussaat, die Bestellung der Felder sowie für den Transport sein kann.
- In Tiogo geschieht dies erst um 1967-68 auf Anregung der *Société d'Assistance Technique et de Crédit (SATEC)* die von den Regierungen Frankreichs und Obervoltas finanziert wird.
- In Koalma erfolgt die Einführung 1969 durch den ersten Katecheten der katholischen Mission von Kaya Jean-Baptiste BAMORO.

Die wichtigsten Akteure bei der Förderung des Anbaus mit Zugeseln waren also zum einen die katholischen Missionen, die auf die freiwilligen Helfer aus Luxemburg zurückgriffen und später dann auf das Netzwerk ihrer Katecheten und zum anderen die öffentlichen Institutionen, die sich auf die technische Hilfe Frankreichs stützten.

### Herr Ilboudo, Hersteller von Kummerten

Im 23 km nördlich von Ouagadougou auf der Straße nach Kaya gelegenen Loubila stellt Paul Ilboudo nach der 1959 von Antoine Mailliet eingeführten traditionellen Methode Eselskummerten her.

Die Bügel werden für 1000 FCFA je Stück verkauft. (Preis 2003)

Bauern aus dem fast 400 km entfernten Bobo-Dioulasso kommen hierhin, um bei diesem Handwerker einzukaufen.





Die Bedeutung des Esels wird von kaum jemandem mehr in Zweifel gezogen: „**Der Esel ist der älteste Sohn des Bauern**“, so ein Landeigentümer aus Koalma.

Jedoch ist er mit bestimmten Glaubensvorstellungen verbunden und sein Erwerb kann vor allem bei den Gurunsi (Tiogo) Verboten aller Art unterliegen:

*„Man muss einen Esel oder ein Rind opfern, wenn man die Genehmigung erhalten möchte, ein solches Tier zu besitzen, um das Land zu bearbeiten.“*

*„Der Esel, der den Kopf wiegt, bringt Unglück“*



*„Der Esel, der den Boden mit seinen Hufen aufscharrt (so wie man ein Grab aushebt) bringt Unglück in die Familien.“*

*„Wenn an ganz bestimmten Stellen des Esels die Haare nicht im Uhrzeigersinn wachsen und zwei Kinder derselben Mutter auf diesen Esel steigen, stirbt eines von ihnen innerhalb von 48 Stunden.“*

## Demographische Perspektiven dieser Dörfer

Wie bereits in der Einleitung gezeigt wurde, geben die demographischen Parameter Anlass, mit einer Vervierfachung der Bevölkerung in den nächsten fünfzig Jahren zu rechnen. In Anbetracht der prekären natürlichen Ressourcen und der Art ihrer Nutzung ist zu befürchten, dass ohne größere technische Veränderungen der größte Teil der Bevölkerung nicht auf dem Land leben kann.

Eine der größten Herausforderungen der technologischen und wirtschaftlichen Veränderungen der Zukunft besteht darin, die bereits erzielten Fortschritte zu sichern und auszubauen, insbesondere durch verbesserte Bedingungen zur Nutzung der Wasserressourcen.

## Der Feldanbau mit Zugeseln und die Entwicklung des Zentralplateaus

### Die Einführung des Anbaus mit Zugeseln im Mossi-Land: Die Pionierarbeit der luxemburgischen Jungbauern und Jungwinzer

Auf Initiative von Mgr BRETAULT, dem Bischof von Koudougou, begann 1959 der „Jungbauern- und Jungwinzerbund“ unter der Regie seines „Aumôniers“ Henri SPODEN sj die Grundlagen für den Anbau unter Verwendung von Eselsgespannen zu schaffen. Antoine MAILLIET, der erste Vertreter der katholischen Landjugend aus Luxemburg, stellte in IMANSOGHO (Schreibweise von 1960) Kummete und Geschirre her, mit denen die Esel an Karren, Pflüge und Hacken angeschirrt werden konnten. Er trug zudem Sorge für eine entsprechende technische Schulung der Praktikanten der Landwirtschaftsschule und der Katecheten.



Foto: Antoine MAILLIET zeigt jungen Dorfbewohnern, wie man das Holz zur Herstellung von Kummekten bearbeiten muss

Die im Rahmen des Projektes ausgebildeten und mit dem nötigen Material ausgerüsteten Katecheten spielten im weiteren Verlauf eine aktive Rolle bei der Verbreitung von Eselsgespannen im Ackerbau.



Foto: Im März 1960, nach dem „Mangoregen“, zeigt Antoine MAILLIET den Schülern seiner Landwirtschaftsschule, wie mit einem Gespann von vier Eseln gepflügt wird

Diese zwischen Juli 1959 und August 1969 durchgeführte Zusammenarbeit schaffte zweifellos die Grundlagen für die Verbreitung des Einsatzes von Eselsgespannen in Burkina Faso: Die Regierung der damaligen Obervolta übertrug der *Société d'Assistance Technique et de Crédit (SATEC)* 1961 und 1966 die technische Verantwortung für ein Hilfsprojekt auf dem Mossi-Plateau, das die erweiterte Verwendung von Zugtieren im landwirtschaftlichen Anbau vorsah. Dabei sollten Eselsgespanne eine wesentliche Rolle einnehmen. Ziel war die Förderung des Baumwollanbaus, der sich allerdings unter den klimatischen Bedingungen des Mossi-Plateaus als unmöglich erweisen sollte.





Foto: Jäten mit der Hacke

konnte sich eine regelrechte Industrie für landwirtschaftliche Maschinen entwickeln.

Die Nachfolge wurde dann durch die technischen Stellen in Obervolta gewährleistet: Ab 1970 unterstützte die FAO<sup>2</sup> den Einsatz der Gespanne im Ackerbau und 1974 leistete das BIT<sup>3</sup> Hilfestellung bei der Ausbildung einheimischer Handwerker auf dem Land. Die Herstellung von landwirtschaftlichem Material konnte sich ab diesem Datum dank der Gründung der *Ateliers Régionaux de Construction de Matériel Agricole (ARCOM)* (Regionale Werkstätten zur Herstellung von landwirtschaftlichem Material) entwickeln. Diese verfügten über schwere Maschinen und lieferten Bausätze an die *Centres Opérationnels Régionaux (COREMA)*, die die Einzelteile dann selbst zusammenbauten. So

Der Verkauf an die Bauern erfolgte entweder direkt oder aber über die *Organismes Régionaux de Développement (ORD)*, bar oder auf Kredit, wobei die Kredite von der 1980 gegründeten CNCA

(*Caisse Nationale de Crédit Agricole*) und später von sehr vielen NGOs gewährt wurden. Die jährlichen Kredite steigerten sich so von 51 Millionen FCFA im Jahr 1977/78 auf 619

Millionen im Zeitraum 1983/84. Für die Wartung des Materials sorgte im Wesentlichen ein Netz von Handwerkern, die vom *Centre National de Perfectionnement des Artisans Ruraux (CNPAR)* ausgebildet wurden.



Die Verwendung von Eselsgespannen konnte so weit ausgebaut werden, dass 1997 30 % der 886.000 bäuerlichen Haushalte in Burkina Faso darauf zurückgriffen.

<sup>2</sup> Food and Agriculture Organisation, Organisation der Vereinten Nationen für Ernährung und Landwirtschaft

<sup>3</sup> Bureau International du Travail, Organisation der Vereinten Nationen

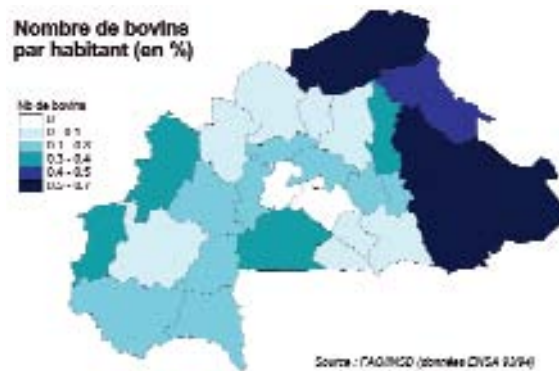
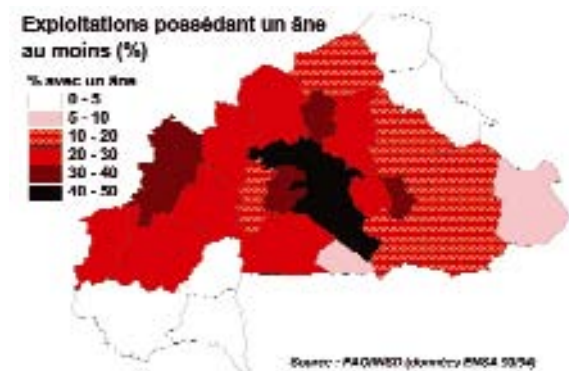
Dieser Einsatz führte tatsächlich zu bemerkenswerten Leistungen, angefangen mit dem Transport.

Der Esel kann auf einer Strecke so viel transportieren, wie 20 bis 30 Frauen vor der Verwendung von Eselsgespannen auf ihrem Kopf tragen mussten. Er ist nämlich in der Lage, einen Karren mit zwei vollen Wasserfässern mit einem Gesamtgewicht von über 400 kg aus einem Flussarm zu ziehen und diese kostbare Ware in die Stadt zu transportieren, wo das Wasser entweder verkauft oder für den eigenen Bedarf verwendet wird.

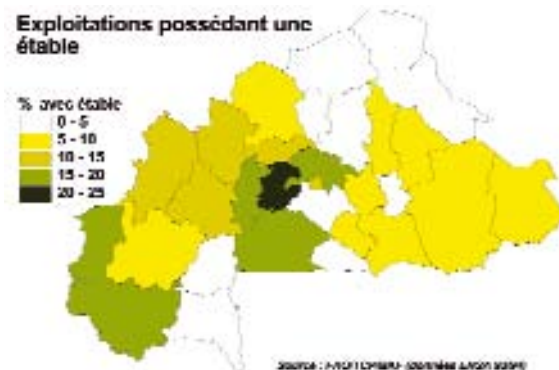


## Die Bedeutung von Eselsgespannen in Burkina Faso

Die unten angeführte Graphik veranschaulicht die Bedeutung der Verwendung von Eselsgespannen in Burkina Faso. Im Zentrum des Mossi-Plateaus besitzt einer von zwei landwirtschaftlichen Anwesen einen Esel. Der Prozentsatz verringert sich je weiter man nach Norden kommt. Im Osten und Westen des Landes ist die Verwendung von Rindergespannen eine gute Alternative für Betriebe mit größeren Flächen.



Der Vergleich mit den Verbreitungsgebieten der Rindergespanne zeigt, dass die Verwendung von Eselsgespannen vornehmlich auf solche Betriebe zutrifft, die über die kleinste Anbaufläche und die geringste Arbeitskraft verfügen. Sie sind in den Zonen mit den niedrigsten Niederschlägen (< 700 mm Regen pro Jahr) zu finden.



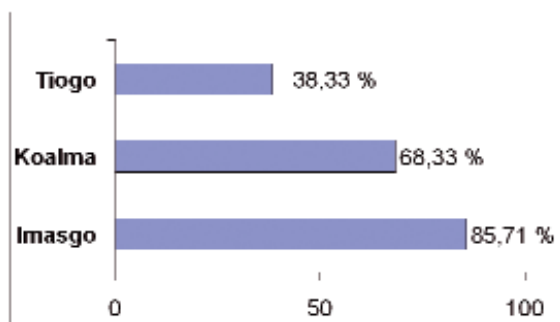
Die hohe Anzahl der Eselställe in der Provinz Boulkiemde (IMASGO) ist ein wichtiger Indikator für die Auswirkungen, die die Arbeit der Luxemburger in dieser Region haben konnte.

In Burkina Faso können Eselsgespanne unter den ungünstigsten Bedingungen eingesetzt werden.

## Die Verwendung von Zugeseln im Feldanbau in den drei Dörfern

Die Untersuchung wurde im ersten Halbjahr 2003 in den oben vorgestellten Dörfern bei 183 Erzeugern durchgeführt. 164 von ihnen (89,6 %) waren Männer und nur 19 (10,4 %) Frauen. Die in den drei Dörfern lebenden Mossi repräsentieren 73,8 % der Befragten, die Gurunsi 24 % und die Peuhl 2,2 %. Die Gurunsi sind in Tiogo die vorherrschende Gruppe. Die Peuhl wiederum sind nur in Koalma zu finden. In Imasgo war kein Landwirt aus dem Volk der Gurunsi zu finden, in Koalma nur ein einziger.

*Eselaufkommen im Dorf*



Für eine Untergruppe von zwanzig Betrieben wurde eine detailliertere Analyse der Lebens- und Arbeitsbedingungen der Familien sowie der Eselshaltung erstellt. Hieraus ergab sich, dass fast alle Erzeuger erwachsene, häufig ältere Männer sind und nur selten einer weiteren, ausserlandwirtschaftlichen Tätigkeit, zum Beispiel als Maurer, Schuster oder Händler, nachgehen. Die zahlreichen ansässigen Familien bestehen aus über 10 Mitgliedern und bisweilen mehreren Haushalten.

Der Anteil der Personen, die mindestens einen Esel besitzen, liegt für die gesamte Erhebung bei 61,7%. Zwischen den einzelnen Dörfern gibt es jedoch starke Schwankungen (nebenstehende Graphik).

Der Abgleich zwischen den Dörfern zeigt, dass Imasgo ein wichtiges Zentrum bleibt. Das relativ schwache Aufkommen von Eseln in Tiogo erklärt sich möglicherweise dadurch, dass Esel im Gurunsi-Land stärker als im Land der Mossi mit Verboten behaftet sind.

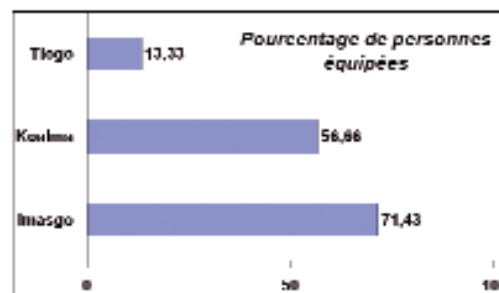
Beinahe alle Betriebe der Untergruppe (mit Ausnahme der von Tiogo) hatten mindestens einen, jedoch nur sehr selten mehrere (bis zu drei) Esel. Die meisten Tiere waren männlich. Verendet das Tier, haben die Bauern nicht immer die Mittel einen neuen Esel zu kaufen. Das Interesse am Einsatz von Eselsgespannen im Ackerbau beschränkt sich nicht nur auf die Betriebe, die einen Esel besitzen.

## Der Beitrag der Eselsgespanne für den landwirtschaftlichen Fortschritt

Die Verwendung landwirtschaftlicher Anbaugeräte ist sehr unterschiedlich. Sie erstreckt sich vom einfachen Furchenziehen (was das Säen in Reihen und dadurch eine erhebliche Zeitersparnis beim Jäten ermöglicht) über das Grubbern, Jäten und in einigen Fällen Häufeln bis zum Pflügen. Einige Bauern pflügen in Lohnarbeit.

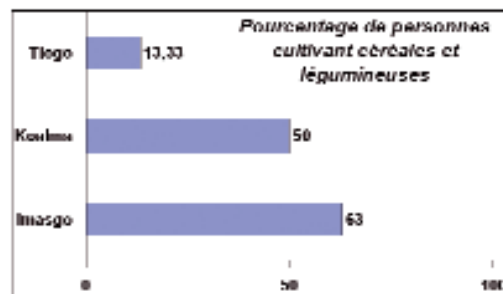
In Imasgo und Tiogo wird ausschließlich der Esel für die Feldarbeiten eingesetzt. In Koalma kommt auch der Ochse zum Einsatz, allerdings nicht so oft wie der Esel.

Vollständige Geschirre und entsprechende Geräte sind vor allem in Imasgo und Koalma in großer Menge vorhanden (siehe Graphik).



Eselsgespanne werden offensichtlich vor allem (in Imasgo und Koalma) für Grubberarbeiten/ Furchenziehen/ Häufeln (ca. 30 %) und weniger zum Pflügen (14 %) eingesetzt.

In den drei Dörfern entspricht der Prozentsatz der Landwirte, die ihre Ausrüstungen für den Anbau tatsächlich einsetzen, weitgehend jenem, der über diese Geräte als Eigenbesitz verfügt. Der Einsatz von Eseln für landwirtschaftliche Arbeiten ist allerdings von einer allgemeinen Verbreitung noch weit entfernt:



- In Tiogo, wo kaum mehr als ein Drittel der Betriebe einen Esel besitzt, wird er nur von der Hälfte von ihnen als Zugtier beim Anbau eingesetzt.
- In Koalma besitzen zwei von drei Betrieben Esel; drei Viertel von ihnen setzen sie für den Anbau ein.
- In Imasgo haben mehr als acht von zehn Betrieben Esel, aber auch hier verwendet ein Viertel sie nicht für landwirtschaftliche Arbeiten.

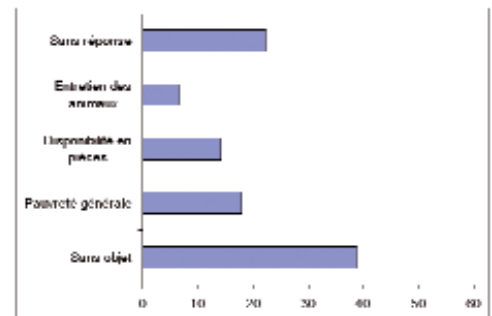


Der Einsatz von Zugeseln ermöglicht bedeutende Fortschritte in der Landwirtschaft: Je nach Art der Feldarbeit (Pflügen oder Jäten) kann die Tätigkeit, für die man von Hand vier bis acht Stunden benötigt, mit einem Esel in einer Stunde erledigt werden. Ein erheblicher Anteil der Bauern, vor allem in Tiogo, verfügt über keine Ausrüstung für den Einsatz von Eselsgespannen oder greift für landwirtschaftliche Arbeiten nicht darauf zurück.

## Die Hindernisse bei der Verbreitung von Eselsgespannen

Neben der allgemeinen Armut nennen die befragten Personen vor allem das Problem der unzureichenden Stückzahl (14 %) und die Versorgung der Tiere (6,6 %). Viele sind jedoch der Ansicht, dass die Frage nicht von Belang ist – sicherlich, weil sie die Hindernisse nicht für besonders wichtig und damit auch nicht für erwähnenswert halten.

Die Besorgnis bezüglich der Versorgung der Tiere äußert sich auch in den Antworten auf die Frage, ob die Haltung der Esel verbessert werden



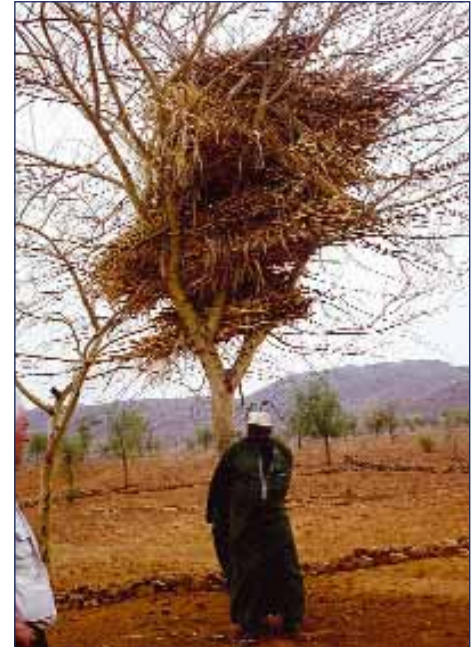
sollte. Die meisten Landwirte (81,96 % davon 36,66 % in Imasgo) behaupten, dass es die dringende Notwendigkeit gebe, die Haltung der Esel zu verbessern, um „den Feldanbau zu erleichtern“ und den Esel „für alle verfügbar zu machen“. Noch immer werden viele Geschirre „irgendwie zusammengebastelt“, wie das nebenstehende Foto zeigt (Das Tier wird gewürgt und kann den Karren nicht richtig ziehen).

Auf die Ernährung des Esels wird nicht ausreichend geachtet. Während in der Trockenzeit Erntereste (51,4 % der Betriebe, die Esel besitzen) mit wenigen Nebenprodukten der Agrarindustrie (14,2 %)

verfüttert werden, ist sonst die Weide die Norm. Es wird nur selten gemäht und kein Viehfutter angebaut. Das gleiche gilt für die Ernährung anderer Tierarten.

Nachts erfolgt die Haltung der Esel in Ställen der Konzessionsbetriebe; hierdurch können Diebstähle vermieden und die Ausscheidungen in Dunggruben aufgefangen werden. Deren Verwendung ist, wie schon erwähnt, in vielen Dörfern des Mossi-Plateaus verbreitet.

Das Stroh des Getreides wird in zweckdienlichen Unterständen (siehe Foto) aufbewahrt und kann während eines Teils der Trockenzeit in unterschiedlichen Mengen (ein bis zehn Bündel pro Tag) als Nahrungsergänzung verwendet werden. Am Ende der Trockenzeit erhalten die Esel jedoch keine ausreichende Ration mehr, um ermüdende landwirtschaftliche Arbeiten ausführen zu können (Vorbereitung der Bracheböden, Typ „zip-pelé“).



Die Landwirte in den drei Dörfern berichteten über Probleme mit Endo- und Ektoparasiten bei den Eseln, die zu Durchfall und Abmagerung der Tiere führten.

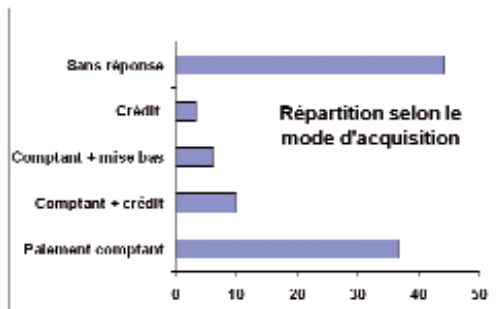
Am häufigsten treten diese pathologischen Erscheinungen – sicherlich auf Grund der größeren Anzahl von Tieren – in Imasgo auf. Zu ihrer Behandlung setzen 48,1 % der Bauern veterinärmedizinische Präparate ein, während 10,4 % auf traditionelle Behandlungsmethoden zurückgreifen. In 6,6 % der Fälle werden die beiden Methoden kombiniert.

Die Verwendung von Eselsgespannen beim Feldanbau bietet für die Bauern die Gelegenheit, sich mit den Praktiken einer halb-extensiven Aufzucht vertraut zu machen. In der Trockenzeit steht jedoch nicht hinreichend Viehfutter zur Verfügung.

## Der Erwerb des Esels und des Zuggeschirrs

Der Kauf der Esel erfordert erhöhte Aufmerksamkeit: Die meisten Tiere kommen aus der Provinz Yatenga und genügen längst nicht allen gewünschten Merkmalen (Alter, Größe, Stärke, Hufe, Fell ...).

Der Zeitpunkt für den Kauf des Zuggeschirrs ist sehr unterschiedlich. Während einige Bauern in Imasgo ihr Zuggeschirr bereits 1961 kauften, geschah dies in den beiden anderen Dörfern erst ab 1977. Besonders häufige Käufe waren bei allen an der Erhebung beteiligten Bauern dieser drei Dörfer übrigens zwischen 1998 und 2002 - mit Spitzenwerten in den Jahren 1998, 2000 und 2002 - zu verzeichnen.



Ungefähr ein Drittel der Landwirte bezahlt seinen Esel in bar, 10 % kombinieren Barzahlung und Kredit. Der Erwerb durch Zuchtnachwuchs erfolgt nur zu einem geringen Prozentsatz (8 % in Imasgo und 3 % in Tiogo). Diese Daten zeigen, dass die Nachzucht in den Dörfern nur wenig entwickelt ist und die Finanzierung des Eselkaufs kein größeres Problem darstellt.



Auch die Karren, die verhältnismäßig kostspielig sind, werden meistens in bar gekauft. Es handelt sich also um Nutzer, die über Mehreinkommen aus der Landwirtschaft (diversifizierter Anbau, Gemüseanbau, Viehhaltung) oder aus Nebenverdiensten (z.B. als Maurer) verfügen. Die jüngeren Eselhalter haben möglicherweise Geschirre und Arbeitsgeräte von ihren Eltern geerbt.

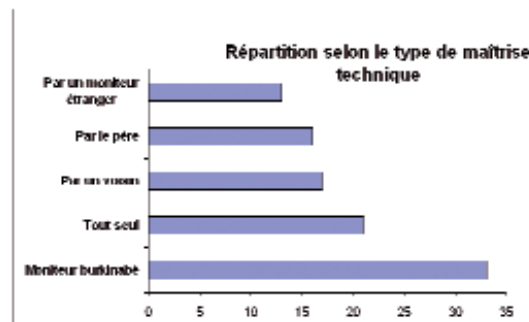
In den anderen Fällen wurden die Ausrüstungen auf Kredit gekauft, wobei die Quellen je nach Zeitraum und Dorf variieren. Dabei spielten die lokalen Entwicklungsprojekte eine wichtige Rolle, indem sie bei den offiziellen Vergabestellen die Kreditaufnahme erleichterten. Die Landwirte erklärten, dass sie ihre Kredite pünktlich zurückzahlten. In einigen Fällen handelte es sich um die Aufnahme mehrerer Teilkredite, darunter die Bereitstellung von Kapital zur Aufnahme geschäftlicher Tätigkeiten.



Die Kaufpreise sind relativ hoch (derzeit ist mit 60 € bis 80 € für einen Esel zu rechnen, fast ebensoviel für eine Hacke und 200 bis 380 € für einen Karren). Bemerkenswert ist, dass die Käufe hauptsächlich bar bezahlt werden.

## Die Beherrschung der Technik

Für die technische Beherrschung des Einsatzes von Zugeseeln scheinen keine besonderen Programme mehr zu bestehen, da die meisten Erzeuger die Handhabung alleine erlernt oder von Verwandten übernommen haben. Diese Ergebnisse weisen ebenfalls darauf hin, dass die Technik von den Bauern nicht als besonders schwierig angesehen wird.



## Die Meinung der Landwirte zum Einsatz von Eselsgespannen

75 % der Bauern stehen dem Zugeseleinsatz positiv gegenüber (in Imasgo und Koalma fast alle, in Tiogo 23 %). Sie begründen ihre Einstellung mit der Arbeitserleichterung beim Transport der Ernten, Waren und Personen sowie der Steigerung der Produktion durch die Erweiterung der Anbauflächen und den Zeitgewinn bei den Anbauarbeiten.

Nur die Hälfte der befragten Landwirte ist der Ansicht, dass der Einsatz von Eselsgespannen auch eine Einkommensquelle darstellen kann. Die Verteilung der Antworten nach den Dörfern zeigt, dass der Faktor „Stadt“ bei der Entwicklung neuer Dienstleistungen, die mit Hilfe der Esel durchgeführt werden können, eine große Rolle spielt. In Imasgo sehen 61% (39 von 63 Personen) diese Möglichkeit gegenüber 47 % und 43 % in Koalma bzw. Tiogo. Diese Dienstleistungen für Dritte (z. Bsp. Transporte) erfolgen gegen eine Sachvergütung (Getreide) oder gegen Barzahlung. In den Dörfern werden sie in geringerem Maße mit Geld vergütet. Die Befragung dieser enger gefassten Gruppe von Bauern zeigte, dass die Transporte (einer von drei Fällen) und/oder die Dienstleistung in Form landwirtschaftlicher Arbeiten (einer von sieben Fällen) Einnahmen in einer Größenordnung von 1,5 € je gepflügtem Hektar oder von 15 Kilo Getreide für einen Transport mit dem Karren erbringen.

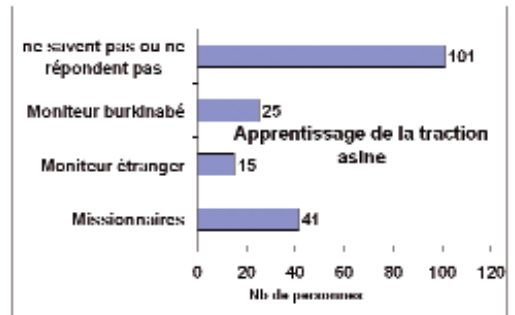


Die Bauern schätzen besonders die Zeit- und Energieersparnis sowie die Produktionszuwächse, die ihnen durch den Einsatz von Zugeseln ermöglicht werden. Der Gebrauch von Eseln im Bereich von Dienstleistungen an Dritten bleibt marginal und auf die Städte und die an sie grenzenden Gebiete beschränkt.

## Was die Dorfbewohner über den Einsatz der luxemburgischen Jungbauern und Jungwinzer wissen

56 % der untersuchten Gruppe wissen von dem Einsatz der Luxemburger in Burkina Faso. Ihr Wissen stammt aus der eigenen Erfahrung oder von ihren Eltern, bisweilen auch von der katholischen Mission.

Geht es jedoch um präziseres Wissen über den genauen Ursprung des Einsatzes von Zugeseln in Burkina Faso, so wird die Erinnerung verschwommener: 41 Personen sind der Ansicht, dass es die Missionare waren, die den Einsatz der Eselsgespanne eingeführt haben (29 in Imasgo gegenüber 8 bzw. 4 in Koalma und Tiogo). Fünfzehn schreiben es einem ausländischen Einsatzleiter und 25 einem Einsatzleiter aus Burkina Faso zu. In den übrigen Fällen wissen es die Einwohner nicht mehr (12,6 %), oder sie haben die Frage nicht beantwortet (43,2 %).



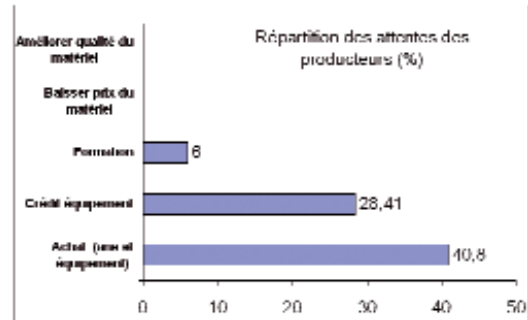
Mehrere ehemalige Landwirtschaftsschüler bezeugten, dass die Einführung der Zugtiere im Feldanbau in Imasgo und in Koalma der Schulung durch die Hersteller von Eselsgeschirren, den Demonstrationsfeldern für Eselsgespanne sowie der Vermittlung von Katecheten zu verdanken sei.

In Anbetracht der langen Zeitspanne (40 Jahre!), die die Erhebung von den Ursprüngen der Einführung trennt, können die Ergebnisse als positiv angesehen werden. Die Arbeit der jungen Luxemburger wird häufig mit den katholischen Missionsstationen in Verbindung gebracht; was im übrigen auch der Realität entsprach.

## Die Erwartungen der Landwirte

Nach Auffassung der befragten Bauern, sind für die weitere Entwicklung der Verwendung von Eselsgespannen im Feldanbau folgende Voraussetzungen zu erfüllen:

- 1) Den Bauern muss beim Materialkauf geholfen werden (40,8 %)
- 2) Der Zugang zu Krediten muss erleichtert werden (28,41 %)
- 3) Die Schulung für den Einsatz mit Eselsgespannen muss gefördert werden (6 %), die Preise für das benötigte Arbeitsmaterial müssen gesenkt und seine Qualität verbessert werden.



## Die wichtigsten Schlussfolgerungen der Erhebung

Über den Ursprung der Eselsgespanne in Burkina Faso gibt es keine Zweifel: Der luxemburgische Jungbauern- und Jungwinzerbund spielte unbestreitbar eine Pionierrolle. Der Einsatz der Eselsgespanne führt zu erheblichen Fortschritten in der Landwirtschaft: Die Zeitersparnis bei der Ausführung der Arbeiten erlaubt eine bessere Abstimmung auf die Regenzeiten, was einen wichtigen Faktor für Zuwächse bei den Erträgen, der Produktion und damit beim Einkommen bedeutet.

Die Verbreitung könnte jedoch besser sein: Während es – zum Teil dank der Arbeit der SATEC (1966), dann der FAO (1970) und des BIT (1974) – in einer Entfernung von mehreren Kilometern zum Ort Imasgo, dem ursprünglichen Ausbreitungszentrum, zu einer guten Verbreitung kam, wird die Eselsanspannung in den Dörfern nur selten mehr als von 50 % der Landwirte angewendet.

Die wichtigsten Hindernisse sind technischer Natur: insbesondere das Fehlen bzw. die unsachgemäße Handhabung von Kummeten, der Futtermangel und bestimmte sanitäre Probleme. In einigen Regionen gibt es auch kulturelle Hindernisse (Gurunsi-Verbote). Die Bauern schätzen besonders die Zeit- und Energieersparnis sowie die Produktionszuwächse, die ihnen durch den Einsatz von Zugeseln ermöglicht werden. Ein möglicher Mehrwert durch Anbieten von Dienstleistungen bleibt die Ausnahme und auf die Städte und die an sie grenzenden Gebiete beschränkt. Trotz der langen Zeit, die seit der Einführung vergangen ist (40 Jahre!), bleibt die Erinnerung an die ersten Pilotversuche lebendig und wird mit der Arbeit der katholischen Missionsstationen verknüpft.

## Die Zukunft des Feldanbaus mit Eselsgespannen

Die von den Bauern der drei untersuchten Dörfer hervorgehobenen Vorteile bzw. Hindernisse lassen den Wunsch aufkommen, dass bei der zukünftigen Entwicklung des Anbaus mit Zugeseln in erster Linie darauf geachtet wird, dass ihre Anwendung für möglichst breite Schichten der Landwirtschaft zugänglich sein wird.

### *Die Voraussetzungen für den Einsatz von Eselsgespannen „für alle“*

Es gibt noch viele Bauern, die weder einen Esel noch das entsprechende Material zur Bodenbestellung besitzen. Daher wäre es angebracht:

- ihnen mehr Esel zur Verfügung zu stellen, die vorzugsweise vor Ort aufgezogen werden sollten, um die Nachteile, die mit dem Kauf von eingeführten Eseln verbunden sind, zu umgehen;
- die Produktion und Qualität von Kummerten (Bügeln) zu fördern, wobei man sich auf die Errungenschaften der 60er Jahre stützen sollte;
- die Ausbildung von Handwerkern gewährleisten, um dadurch die Versorgung mit qualitativ hochwertigerem Arbeitsmaterial sicher zu stellen;
- die derzeitigen Kreditmechanismen zu unterstützen und weiter zu verbessern, damit auch die Ärmsten Zugang zum Feldanbau mit Zugeseln haben.

Im allgemeinen kann man sich den Empfehlungen der FAO nur anschließen, mit denen diese eine Integration des Einsatzes von Zugtieren und seine Aufwertung in Zusammenhang mit einer Reihe von Techniken zum Wasser- und Bodenmanagement fordert.

#### **Eine bessere Nutzung von Zugtieren (FAO-Studie)**

„Die wichtigste Herausforderung für zukünftige Maßnahmen zur Entwicklung der Mechanisierung besteht darin, einen Übergang von extensiven Umgangsweisen mit den Ressourcen zu intensiven und nachhaltigen Formen zu gewährleisten. Die Intensivierung ist nicht mehr eine Möglichkeit von vielen, sondern Pflicht. Die Nachhaltigkeit der Produktionssysteme erfordert die kombinierte Nutzung eines ganzen Spektrums von Praktiken, die an der Integration der Viehhaltung in die Landwirtschaft mitwirken. Dazu gehören auch die entsprechenden Anwendungen der Mechanisierung. Es heißt daher, jene Praktiken zu verbreiten, die bereits im Rahmen von vielen lokalen Entwicklungsprojekten angewandt werden:

- die Errichtung von kleinen Dämmen und mit Gras oder Büschen bepflanzten Streifen, mit denen das Wasser „geerntet“ werden kann;
- die Nutzung vorteilhafterer Fruchtfolgen anstelle der Monokultur, Anbau von Futterpflanzen sowie das Einbringen, Lagern und die Verarbeitung (Häckseln, Mischen) der Erntereste zur Versorgung des Viehs;
- den Bau von Ställen und Dunggruben, Nutzung von Ernteresten als Stallstreu, Unterbringung der Tiere in Ställen zur Dunggewinnung;
- je nach Kultur Mineraldüngung (N, P, K, S) und verschiedene Spurenelemente, Alkalidüngung und Hydroxyde oder Ca- und Mg-Karbonate gegen die Übersäuerung.“

Man darf die langfristigen Entwicklungen nicht aus dem Blick verlieren. Dazu fordern uns ja auch die Schlussfolgerungen des ersten Kapitels über das Zentralplateau auf: „Die Bevölkerungsexplosion, die Verschlechterung der natürlichen Ressourcen und die eingeschränkten Aufnahmekapazitäten in den Küstenländern, die ebenfalls ein starkes Bevölkerungswachstum zu verzeichnen haben, lasten sehr schwer auf der Zukunft der Bauern von Burkina Faso, insbesondere der Bauern des Mossi-Plateaus.“

Wenn auch die Landbevölkerung den Wunsch äußert, dass „die Kinder unserer Kinder noch auf dem Land unserer Vorfahren leben dürfen“, darf nicht vergessen werden, dass es nach Angaben der Vereinten Nationen im Jahre 2050 in Burkina Faso viermal so viele Kinder geben wird wie heute. Es ist daher unumgänglich, das Potenzial des Bodens durch eine optimierte Verwendung der Wasserressourcen so gut wie möglich zu nutzen. Auch dazu kann der Esel, der den Bauern und Bäuerinnen des Zentralplateaus bereits jetzt von großem Nutzen ist, einen wesentlichen Beitrag leisten.

## Die wichtigsten Optionen, um den Herausforderungen der Zukunft zu begegnen

Will man alle diese „Neuankömmlinge“ ernähren und ihnen attraktive Arbeitsplätze bieten, so lassen sich leicht drei Schwerpunkte erkennen, bei deren Umsetzung der Einsatz von Eselsgespannen einen entscheidenden Beitrag leisten kann:

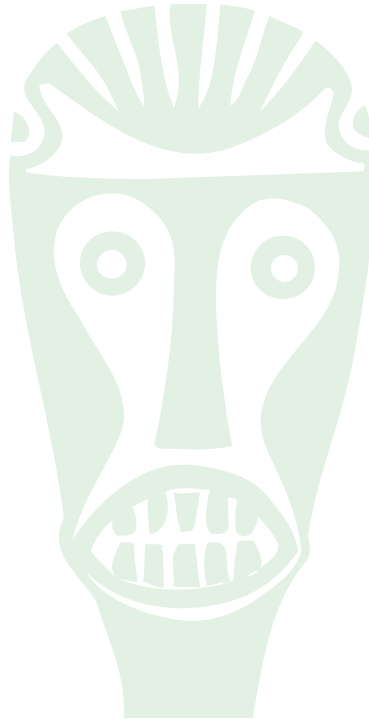
- Die bessere Versorgung „sensibler Gruppen“ (schwangere und stillende Frauen, Kinder die abgestillt werden) durch einen intensivierten Obst- und Gemüseanbau sowie durch Kleintierzucht;
- die Regenerierung verödeter Böden, um so ihre Nutzung und ihren Schutz vor Abfluss des Oberflächenwassers und vor Erosion zu erlauben;
- ein optimiertes Wassermanagement auf den Böden, das die völlige Aufnahme des Regenwassers (und damit das Anheben des Grundwasserspiegels) ermöglicht und jegliche Form von Verschwendung, vor allem bei der Bewässerung, verhindert.

Zur Erreichung des ersten und des zu letzt genannten Ziels, ist der Übergang zur tropfenweisen Bewässerung (goutte à goutte) im Obst- und Gemüseanbau erforderlich: Diese Wasser sparenden Bewässerungsmethoden, die zur Zeit in Burkina Faso entwickelt werden, sind zu erschwinglichen Preisen zu haben. Indem sie die Wasserkarrier von den Brunnen zu den Feldern transportieren, können die Esel zu einem wichtigen Motor der Entwicklung des Anbaus von Gemüse, Obst und Futterpflanzen werden.

Unter der Voraussetzung, dass die Esel ausreichend ernährt und mehrspannig eingesetzt werden, können sie am Ende der Trockenzeit zur Bestellung und Nutzung von verödeten Böden (zippelés) beitragen.

Die Zwischensaat von Deckpflanzen (die Frage wird derzeit in der Forschung untersucht) erlaubt eine Direktsaat mit Hilfe der Zugtiere in einen permanent bedeckten Boden. Die Deckpflanzen sollen dabei regulierend auf das Oberflächenwasser wirken und der Erosion entgegensteuern.

Diese landwirtschaftlichen Anwendungen (Tropfenbewässerung und Direktsaat) müssen zusammen mit anderen Verfahren, die beispielsweise das Auffangen und Speichern des Regenwassers von den Hausdächern erlauben, zu einem rationalen Umgang mit den Wasserressourcen führen. Hierzu wäre es erforderlich, dass die entsprechende Umsetzung von Versuchs- und Sensibilisierungskampagnen begleitet wird. Diese müssten ihrerseits durch Studien zur modellhaften Darstellung der Wasserbilanz in den Wassereinzugsgebieten untermauert werden. So könnte in den Dörfern eine regelrechte „Kultur des Wassersparens“ begründet werden.



# Inhaltsangabe

<b>Vorwort:</b>	
La culture attelée asine au Burkina Faso: Le bilan d'une innovation .....	5
<b>Vorwort:</b>	
Ein luxemburgisches Beispiel für nachhaltige Entwicklung in Burkina Faso.....	9
<b>Einleitung</b> .....	11
<b>Die Bauern des Zentralplateaus und ihre Zukunft</b> .....	13
Das Mossi-Reich.....	14
Die Dürre.....	15
Demographische Entwicklung .....	16
Migrationen.....	17
Schlussfolgerung .....	17
<b>Drei Dörfer des Zentralplateaus</b> .....	18
Lage.....	18
Landwirtschaft und Viehzucht.....	19
Die technischen Veränderungen .....	20
Lebensraum und Lebensbedingungen .....	21
Natürliche Ressourcen.....	22
Die sozialen Veränderungen .....	24
Die Einführung von Eselsgespannen .....	25
Demographische Perspektiven dieser Dörfer .....	26
<b>Der Feldanbau mit Zugeseln und die Entwicklung des Zentralplateaus</b> .....	27
Die Einführung des Anbaus mit Zugeseln im Mossi-Land:	
Die Pionierrolle der luxemburgischen Jungbauern und Jungwinzer.....	27
Die Bedeutung von Eselsgespannen in Burkina Faso.....	30
Die Verwendung von Zugeseln im Feldanbau in den drei Dörfern .....	31
Der Beitrag der Eselsgespanne für den landwirtschaftlichen Fortschritt .....	32
Die Hindernisse bei der Verbreitung von Eselsgespannen .....	35
Der Erwerb des Esels und des Zuggeschirrs .....	36
Die Beherrschung der Technik.....	36
Die Meinung der Landwirte zum Einsatz von Eselsgespannen .....	36
Was die Einwohner über den Einsatz der luxemburgischen Jungbauern und Jungwinzer wissen .....	37
Die Erwartungen der Landwirte.....	38
Die wichtigsten Schlussfolgerungen der Erhebung.....	38
Die Zukunft des Feldanbaus mit Eselsgespannen .....	39
Die wichtigsten Optionen, um den Herausforderungen der Zukunft zu begegnen.....	40
Inhaltsangabe.....	43
Luxemburger Freiwillige in Burkina Faso.....	44
Dankesworte .....	47

# Luxemburger Freiwillige in Burkina Faso



**MAILLIET Antoine**  
geboren am 30. März 1934  
Juli 1959 - Mai 1960



**SCHEIDWEILER Marcel**  
geboren am 01. August 1938  
April 1960 - Februar 1961



**KETTER Rudolph**  
geboren am 01. August 1938  
September 1960 - Mai 1961



**STORN Johny**  
geboren am 18. September 1940  
November 1960 - September 1962  
Dezember 1962 - November 1964



# Luxemburger Freiwillige in Burkina Faso



**ENGELDINGER Camille**  
geboren am 11. Juli 1936  
November 1960 - Februar 1962



**MORN Pierre**  
geboren am 28. Mai 1938  
Juli 1962 - Mai 1963



**PEIFER Paul**  
geboren am 26. Januar 1946  
Mai 1962 - März 1963



**RIES Erny**  
geboren am 22. Dezember 1942  
Dezember 1962 - September 1963

# Luxemburger Freiwillige in Burkina Faso



**MANGEN Arthur**  
geboren am 30. November 1944  
Juli 1964 - August 1969



**BERTEMES Joseph**  
geboren am 14. Juli 1938  
Oktober 1965 - September 1966

## Dankesworte

Wir bedanken uns ganz herzlich bei den Dorfbewohnern von Koalma, Tiogo und Imasgo sowie bei den Behörden in Burkina Faso für ihre zuvorkommende Mitarbeit bei der Durchführung der Impaktstudie.

Unser Dank gilt ebenfalls dem *Ministère de la Coopération et de l'Action Humanitaire* für dessen Anregungen und finanzielle Unterstützung.





**Lëtzebuurger Jongbaueren a Jongwënzer**  
**Service Tiers-Monde a.s.b.l.**

- *membre du Cercle de coopération des ONG-D*
- *agrée par le Ministère de la Coopération*

CCPL: IBAN LU05 1111 0050 3083 0000

CCRA: IBAN LU32 0090 0000 0157 8004



Seit ihrer Einführung in den 60er Jahren durch Freiwillige des Luxemburger Jungbauern- und Jungwinzerbundes, haben die Eselsgespanne in weiten Teilen von Burkina Faso starke Verbreitung gefunden. Der Esel wurde für viele Dorfbewohner zu einem für das Überleben der Ärmsten unverzichtbaren „Begleiter“, der eine ganze Reihe unterschiedlicher Dienste leistet. Die „Alten“ gehen so weit, von ihm als von einem „Sohn des Bauern“ zu sprechen.

Die vorliegende Broschüre erzählt die Geschichte dieser Entwicklung. Sie ist die leicht zugängliche Zusammenfassung einer Impaktstudie, mit der die NGO „Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer Service Tiers-Monde a.s.b.l.“ das belgische „Collectif d'Echanges pour la Technologie Appropriée“ (COTA) und das *Institut National de l'Environnement et de Recherches Agricoles (INER)* von Burkina Faso beauftragte.

Diese mit Berichten und Bildern reich illustrierte Veröffentlichung möchte die Bedeutung der damaligen Zusammenarbeit auf dem Gebiet der Entwicklungshilfe für das Leben der Bauern von Burkina Faso beleuchten und sie in ihren geschichtlichen und geographischen Kontext einordnen.

***Lëtzebuerger Jongbaueren a Jongwënzer Service Tiers-Monde a.s.b.l.*** ist eine luxemburgische, staatlich anerkannte NGO, die seit langem auf dem Gebiet der Zusammenarbeit und Entwicklung im französischsprachigen Zentralafrika tätig ist und sich in diesem Rahmen besonders für die Landbevölkerung einsetzt. [jbjwstm@pt.lu](mailto:jbjwstm@pt.lu)

***Collectif d'échanges pour la Technologie Appropriée*** ist eine belgische NGO, die vornehmlich Dienstleistungen für die Akteure der Entwicklungszusammenarbeit anbietet: Information, Dokumentation, methodologische Unterstützung, Studien und Forschung, Identifizierung und Bewertung von Hilfsprojekten. Sie ist auf Entwicklungstechnologien und -methodologien spezialisiert. [info@cota.be](mailto:info@cota.be)

Zu den Aufgaben des ***INERA, Institut National de l'Environnement et de Recherches Agricoles du Burkina Faso*** gehört es unter anderem, zur Bestimmung und Umsetzung der Ziele sowie der Forschungs- und Studienmittel im Dienst der landwirtschaftlichen Entwicklung beizutragen. Ferner unterstützt das Institut diese Entwicklung durch eigene Studien und durch Projektbegleitung. [séréme.paco@cnrst.univ-ouaga.bf](mailto:séréme.paco@cnrst.univ-ouaga.bf)